

# LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

---

Livr. 10. — (10) 22 Janvier, 1853.

---

---

### De la Thessalie.

**L**e grand bassin qui forme la province de la Thessalie, est limité au Nord par le mont Olympe, qui la sépare de la Macédoine, à l'est par la mer Egée, au Sud par le Royaume Grec, et à l'Ouest par le Pinde qui la sépare de l'Épire.

On peut avec raison considérer la Thessalie comme le berceau de l'antique race hellénique; les noms d'Hellade et d'Hellènes, sous lesquels étaient d'abord désignées une portion et une peuplade de la Thessalie, devinrent plus tard les noms de toute la Grèce, de toute la nation grecque. Le mont Olympe était le séjour chéri des Dieux; le grand héros, chanté par le divin Homère, était de Thessalie; enfin cette contrée joua un rôle très-important dans la mythologie et dans l'antiquité grecque.

La population de cette vaste province qui possédait, du tems des anciens, un nombre si considérable de villes, est aujourd'hui de 320—330,000 âmes environ. Sur cette population, on compte tout au plus 45 à 50,000 mahométans, dont les uns, désignés par les indigènes sous le nom de Coniars, descendent de Turcs venus d'Asie, et les autres de Grecs convertis à l'islamisme depuis la conquête, mais parlant aujourd'hui encore la langue grecque.

Tous les autres habitans de la Thessalie appartiennent à la nationalité grecque; il n'y a parmi eux, que 10 à 11 mille Vlaques du Pindé environ, mais nous avons déjà suffisamment démontré dans ce recueil et ailleurs, que les Vlaques sont entièrement assimilés aux Grecs. Il y a encore, dispersés dans les villes, environ 6000 israélites.

Enfin, le tableau suivant, établi sur des renseignemens fournis par des personnes qui ont visité et connaissent bien la Thessalie, indique la division de la population par districts, auxquels nous donnons les noms des chefs-lieux respectifs.

	Mahométans.	Chrétiens.	
		Grecs.	Vlaques.
Larissa	22000	35000	
Tournavo			
Elassonne	4000	58000	2000
Hassa			
Yriccala	2800	37000	10000
Aspropotamo			
Domenico	3000	17000	
Garditza			
Phersala	5000	14000	
Domoco	1500	9000	
Armyros	1000	7000	
à reporter	39300	177000	12000

report	39300	177000	12000
Velesinos	1000	9000	
Volos	1000	42000	
Zagora			
Ayà	3000	18000	
Rapsani	1000	17000	
	<u>45300</u>	<u>263000</u>	<u>12000</u>

## R é c a p i t u l a t i o n

Mahométans.		45300
Chrétiens-grecs	263000	
"    Vlaques	<u>12000</u>	<u>275000</u>
		320300
à ajouter les israélites		<u>6000</u>
Total de la population		<u>326300</u>

La Thessalie possède beaucoup de bourgs, un nombre considérable de villages, et 17 villes plus ou moins importantes, telles que Larissa, capitale de toute la province avec une population de 28 à 30000 habitans; Tournavo avec 4500 à 5000 h. Zagora avec 2500 h. Volos, 3000 h. Tzaritzani, 5000 h. Ellassone, 2000 h. Rapsani, 3500 h. Triccala résidence du pacha, 12,000 h. Pharsale (qui donna jadis son nom à la fameuse bataille entre Pompée et Jules César), 4000 h. Ambélakia, 3 à 4000 h. et plusieurs autres d'une moindre importance.

La Thessalie, contrée très favorisée et extrêmement fertile, est essentiellement un pays agricole; elle produit principalement des céréales et surtout du blé ou froment, de l'huile, de la soie, du coton, du tabac d'une qualité très renommée, du riz, divers fruits etc. Grâce à ses excellents pâturages, on y élève de nombreux troupeaux, ainsi que

des chevaux. On sait que la cavalerie Thessalienne était très renommée chez les anciens.

Outre ces avantages, la population grecque avait fait, avant la guerre de l'indépendance, et surtout avant l'administration de Vely-pacha, fils du fameux Ali-pacha de Jannina, des progrès considérables dans l'industrie et dans le commerce. Des villes et des bourgs entiers se livraient à la confection et à la teinture (en rouge) du fil de coton, qui était exporté par caravanes en Autriche, à Leipzig et à Hambourg. Il y avait aussi de nombreux métiers à tisser, qui produisaient des étoffes très recherchées dans tout l'Orient. Beaucoup de Thessaliens étaient établis comme négocians à Vienne, et dans diverses autres villes de l'Allemagne et de la Hongrie. La petite ville d'Ambélakia, entr'autres, dont la population avait atteint le chiffre de 6000 habitans, se distinguait pour son esprit industriel et commercial. De grandes fortunes s'y étaient faites, et ceux qui visitent aujourd'hui la Thessalie sont très étonnés de trouver, dans la poétique vallée qui sépare l'Olympe de l'Ossa, une petite ville renfermant de très-beaux édifices, et se croient transportés, comme par enchantement, dans quelque canton de la Suisse, ou dans quelque pays de la Hollande. C'est que ses habitans s'étaient enrichis, grâce à l'esprit de concorde qui les animait. Ils avaient formé des associations, et faisaient en commun le commerce de leur produits industriels. Cette petite ville employait 1000 ouvriers, possédait 24 ateliers de teinture. Mais ces commerçans eurent à essuyer des pertes considérables par suite des perturbations politiques de l'Europe. Une grande société commerciale d'Ambélakia, sous la raison Schwartz et compagnie, fit faillite à Vienne

en 1813; ce fut un coup mortel pour l'industrie de cette ville, dont beaucoup d'habitans émigrèrent alors et se fixèrent dans divers endroits de la Turquie et de l'Europe.

L'industrie en général eut à souffrir en Thessalie sous l'administration tyrannique et rapace de Vely-pacha. Les profits réalisés par les industriels avaient excité sa cupidité, et ils furent soumis à diverses exactions. Survint la révolution de la Grèce, à laquelle, comme nous le verrons plus bas, les Thessaliens prirent part. Pendant sept années que dura la guerre, cette province servit de passage aux troupes turques. Les habitans étaient assujétis à des corvées et à toute sorte de vexations, livrés à la merci d'une soldatesque barbare et sans frein; des villages entiers furent détruits, des couvents, asile du voyageur et du pauvre, furent saccagés.

Après le rétablissement de la paix, la Thessalie se releva quelque peu et put respirer plus à l'aise, mais il lui faudrait un gouvernement chrétien et éclairé pour revenir à son ancienne activité industrielle. Outre les tracasseries inséparables de l'administration turque, les impôts y pèsent exclusivement sur les Chrétiens, soit directement, soit indirectement, comme cultivateurs de terres appartenant presque en totalité aux Turcs, surtout dans les plaines.

Voici, d'après des renseignemens exacts, le relevé des impôts que la Thessalie eut à payer pendant l'année 1852:

Haratz, ou capitation des rayas, piastres	2,412,000
Impôts sur les propriét. et les patentes »	3,275,000
Embadié »	2,900,000
Dimes »	5,500,000
Impôts sur la soie »	700,000
à reporter	<u>14,787,000</u>



	report	14,787,000
Impôts sur le bétail	piastres	3,400,000
»    » les vins	»	280,000
Revenus de douanes	»	1,500, 00
	piastres	<u>19,967,000</u>

Auxquelles il faut ajouter diverses autres charges pour l'administration des communes	»	5,000,000
	Total piastres	<u>(a) 25,467,000</u>

c. a. d. au delà de 5,7000,000 francs.

La Thessalie possède 2,060,000 têtes de menu bétail, 40 à 50,000 têtes de gros bétail, et 26,500 chevaux et bêtes de somme.

Elle a produit en 1852, année peu favorable, 2,800,000 Kilos de froment, ainsi que diverses autres espèces de céréales, telles que maïs, orge; 700,000 ocques de tabac 40,000 ocques de soie, 900,000 ocques olives et huile, 5,000 quintaux de laine, 1,000 quintaux de coton, une quantité assez considérable de fromages, du beurre, des fruits secs, etc. etc.

Les Chrétiens de la Thessalie se livrent également à l'industrie; il existe plusieurs métiers à tisser, des filatures et des ateliers de teinture à Tournavos, à Rapsani, à Ambélakia, à Aya et dans divers autres bourgs. A Larissa il a plusieurs tanneries. On file la soie, et on en fait des tissus qui sont vendus en Turquie. Enfin on y fabrique aussi de la grosse toile à voiles, et diverses étoffes grossières en laine.

(a) Nous ne donnons ici que les chiffres officiellement constatés; mais les Chrétiens sont les victimes d'abus énormes.

Quant au commerce, nous remarquerons d'abord qu'il y a à l'étranger, en Allemagne surtout, ainsi qu'à Trieste, beaucoup de riches négocians originaires de la Thessalie. Tous les négocians grecs en général, qui appartiennent à des provinces soumises à la domination turque, sont animés du plus vif patriotisme; habitués à vivre sous un régime chrétien, ils soupirent après leur patrie, mais ils sont forcés de s'en tenir éloignés, car ils ne manqueraient pas, en y rentrant, d'exciter la cupidité des Turcs; il leur faudrait changer la position respectée et la liberté complète dont ils jouissent en Europe contre la qualification de raya, de paria! Mais que ces belles contrées soient soumises à une administration chrétienne et civilisée, et on verra ces négocians accourir de toutes parts, y transporter leurs richesses, et seconder, par leur fortune et leur expérience, les progrès de leur pays.

Il se fait pourtant aujourd'hui même un commerce assez considérable à Larissa, à Volos, et sur quelques autres points du littoral. Volos surtout est l'échelle principale de la Thessalie. Cette province exporte, tant à l'étranger que dans les autres provinces de la Turquie, des céréales, du tabac (en feuilles) des cocons et de la soie, de la laine, des huiles, des bois de construction et divers produits manufacturés. La valeur totale de l'exportation en 1852 a été d'environ 3,000,000 de francs.

Les importations consistent principalement en coloniaux, fers anglais, draps, toiles et tissus divers manufacturés, et en quelques autres objets d'une moindre importance. La valeur totale des importations de 1852, soit de l'étranger, soit des autres provinces de la Turquie, ne dépasse pas le chiffre de 1,800,000 francs.

Nous ne saurions trop répéter que tout le mouvement industriel et commercial non seulement de la Thessalie, mais de la Turquie en général, est exclusivement dû aux Chrétiens. D'ailleurs, il est hors de doute, que si ces contrées passaient sous un gouvernement chrétien et national, le commerce y prendrait, par ce seul fait, un développement très considérable. On n'a qu'à prendre ceci en considération, que la Thessalie, soumise aux Turcs, habitée par 330,000 habitans, n'a importé, en 1852, que pour 1,800,000 francs, tandis que l'importation du Royaume de la Grèce, dont la population est à peine le triple de celle de la Thessalie, s'est élevée, pendant la même année, à 22,000,000 francs à peu près.

La Thessalie possède en outre, sur son littoral, tous les élémens d'une marine. Les habitans de Trikeri surtout, sont de très-bons matelots.

Un mouvement intellectuel, à l'instar de celui de l'Épire, de Chios, ne pouvait pas manquer de se manifester aussi en Thessalie depuis la fin du siècle dernier. En effet, des écoles y furent fondées, et cette province se glorifie d'avoir donné le jour à plusieurs savans, tels que, Anthimos Gazès, Coumas, Constantas, D. Alexandridès, et nous pourrions en citer bien d'autres encore. Malgré les malheurs qu'elle eut à souffrir, la Thessalie possède aujourd'hui même des Ecoles helléniques ou lycées, à Miliès, à Zagora, à Macrinitza, à Tournavo, à Rapsani, à Ambélakia, à Ayà, et dans d'autres bourgs encore, ainsi qu'un nombre considérable d'écoles primaires.

Nous avons dit plus haut que les Thessaliens avaient pris part à la guerre de l'indépendance. Les habitans de la plaine, il est vrai, n'osèrent pas se révolter contre leurs

opresseurs, mais ce n'est pas le manque d'armes qui les en empêcha, car presque tous les habitans des plaines de la Grèce actuellement libre, qui ont secoué le joug et soutenu la guerre de l'indépendance, se sont trouvés dans le même cas. Mais des milices irrégulières et pour ainsi dire improvisées, sans cavalerie et sans artillerie, ne pouvaient songer à tenir tête, dans une vaste plaine, à la nombreuse cavalerie et à l'artillerie des Turcs. Les habitans des villages situés sur les montagnes et dans les lieux élevés, s'empressèrent au contraire, au premier bruit de l'insurrection, de prendre les armes; ils quittèrent leurs foyers, et coururent se réunir à leur frères, pour prendre part à la lutte de l'indépendance nationale.

En effet, les montagnards de la Thessalie ont toujours été des hommes belliqueux. Le mont Olympe a changé ses anciens hôtes, les Dieux d'Homère, contre les héros de la Grèce chrétienne et asservie; chanté, tour à tour, par les poètes immortels de l'antiquité, et par les bardes populaires de la Grèce asservie, l'Olympe fut, pendant tout le temps de la domination musulmane, le berceau et le principal séjour de ces bandes insoumises aux Turcs, connues sous le nom de klepthes, nom qu'elles surent ennoblir par leur fière résistance à l'oppression du croissant, et plus tard par la part si glorieuse qu'elles prirent à la guerre de l'indépendance de la Grèce.

L'armée grecque compte aujourd'hui dans ses rangs un grand nombre d'officiers Thessaliens, dont la plupart ont servi pendant la guerre; beaucoup de membres distingués du clergé, du corps enseignant et de l'administration sont Thessaliens. La petite ville d'Amaliopolis (du nom de S. M. la Reine de la Grèce) fondée près de la frontière, dans



le département de Phthiotis, est une colonie de Thessaliens. Elle possédait déjà, à la fin de 1852, 78 navires jaugeant 4847 tonnes et près de 500 matelots.

La Thessalie, grâce à la richesse et à la fertilité de son sol, a su, au commencement de ce siècle, malgré l'esprit stationnaire de l'administration inepte et oppressive des Turcs, se lancer dans l'industrie et le commerce. Si ce mouvement industriel, dont tout l'honneur revient aux efforts de la population grecque, et qui est encore un exemple de l'intelligence et de l'activité de cette race, n'avait pas été arrêté; si au contraire, il avait pu être secondé par un bon gouvernement, la Thessalie serait aujourd'hui un des pays les plus industriels de l'Europe. Mais nous avons vu les rudes épreuves par lesquelles cette malheureuse province a passé. Après l'administration rapace et tyrannique de Vely-pacha, elle eut à subir, pendant sept ans, toutes les horreurs d'un passage continuel de hordes musulmanes, tous les maux d'une occupation militaire exerçant contre les Chrétiens désarmés, une vengeance atroce, pour les succès de leurs frères qui soutenaient la lutte de l'indépendance. Néanmoins, après le rétablissement de la paix, malgré les nombreuses plaies qu'elle avait à fermer, malgré, nous ne saurions trop le répéter, l'administration abrutissante des Turcs, la Thessalie, ou plutôt sa population grecque, a su rentrer dans la voie industrielle et commerciale dans laquelle elle s'était lancée avec tant d'intrépidité au commencement de ce siècle. A quoi n'arriverait-elle pas? Quels progrès étonnans ne ferait pas la race hellénique, si elle pouvait être réunie en un seul Etat sous un gouvernement national, chrétien et éclairé? B.

## Un Episode de la révolution de 1821.

Parmi les traits de courage et de patriotisme qui ont illustré la révolution hellénique de 1821, il en est un qui, pour l'héroïsme avec lequel il a été exécuté, les circonstances dont il a été accompagné, l'endroit même où il a été consommé, doit être placé à la tête de la série des exploits isolés qui ont signalé le long drame de cette époque. M. Thomas Gordon dans son «History of the Greek revolution,» (V. II. B. III.) en parle avec admiration. Comme c'est un de ces épisodes qui témoignent au plus haut point de la bravoure personnelle des Grecs, et de leur amour inné pour la liberté, il nous a paru à propos d'en faire connaître les détails qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage de l'historien anglais. Les renseignemens que nous nous sommes procurés auprès de plusieurs personnes contemporaines, s'accordent entre eux sur tous les points, et la relation qu'on va lire est extraite des mémoires inédits d'un des marins de ce pays les plus respectables et les plus dignes de foi. Nous avons même tâché de faire passer, autant qu'il nous était possible, dans la traduction, le style figuré de l'original.

«C'était en 1823. Un mystick venait de quitter l'île d'Ipsara. Ses vingt avirons, qui l'avaient aidé à sortir de la rade, étaient déjà retirés à bord. La brise fraichissait, et les voiles latines, déployées en un clin d'œil, faisaient

bondir sur les lames le navire ipsariote. C'était un des plus hardis corsaires de la Grèce; sa vue seule glaçait le sang dans les veines de l'ennemi. Sa coque était légère, sa quille espalmée avec soin, son envergure large comme deux ailes d'alcyon, son évolution rapide et précise, sa démarche coquette et fière en même temps. Fièr... oui! Deux ans avant, le mystick fendait lourdement la mer comme affaissé sous le poids du pavillon des *rayas*; la voix de ses guides, accompagnée parfois de la mandoline plaintive, rappelait souvent les faits d'armes de leurs pères en 1769. Leurs prunelles étincelaient alors de joie et d'ardeur guerrière; leurs mains se portaient instinctivement à leurs ceintures; la liberté leur apparaissait brillante au milieu de l'océan indompté; mais les souvenirs sanglans de l'année fatale étaient encore palpans. Inexorables comme le tyran dont les Ipsariotes subissaient le joug, ou comme ce maestral impétueux de la Méditerranée qui chasse devant lui avec violence les plus gros vaisseaux, ces souvenirs venaient bientôt dissiper ces douces illusions.

«Mais aujourd'hui comme il glisse, ce mystick naguère si lourd, sur le dos de la vague écumeuse; comme ses voiles blanches frémissent impatientes sous les palpitations de la brise; comme il remue, à l'instar du poisson qui frétille, sa membrure élégante et fine! C'est que son pavillon de *raya* a été remplacé par la bannière du Christ; c'est que sur cette bannière on lit à côté de la Croix, ces mots immortels: «*La liberté ou la mort.*»

«Tel est le drapeau que l'île d'Ipsara, soulevée avant les autres, a adopté depuis les premiers jours de son insurrection; ses rivages en sont hérissés; les remparts blancs

qui flanquent ses rochers grisâtres en sont aussi couronnés; ce sont autant de hérauts qui envoient au loin un défi à outrance aux ennemis de l'Évangile; ce sont les mille renommées de l'île aux brûlots, qui proclament que ses habitans préfèrent la mort à l'esclavage.

«C'est donc fier de son pavillon que le capitaine André Stamatara, assis à l'arrière de son navire, tenait la barre du gouvernail. Levant de temps en temps ses regards vers la voile, il donne des ordres à ses vingt-un compagnons. Le soleil descend bientôt majestueux dans l'eau, la nuit arrive étoilée et bleue, et l'île, enveloppée dans la brume du soir, fuit derrière l'intrépide corsaire, qui, poussé par un vent plus frais, vogue sur la blanche écume. Tout présage un temps favorable, tout dit que le voyage sera heureux. Confiant dans l'expérience de leur commandant, ses compagnons se rangent autour de lui. Ce ne sont plus des contes bizarres au graveleux qui circulent, et des chansons sentimentales ou lamentables qui se marient à l'harmonie des flots venant se briser sur les flancs du corsaire; ce ne sont plus les exploits de ses ancêtres que Dimitri chante sur la mandoline; c'est le jeune et audacieux Papanicolis, faisant sauter à Halicarnasse le plus grand vaisseau des infidèles; c'est l'héroïque Canaris, cet implacable incendiaire des flottes du croissant, qui animent leurs histoires et leurs hymnes patriotiques. Tous chantent, tous racontent tour à tour, et tous s'exaltent comme au moment du triomphe. Ah! qu'ils ne rencontrent pas un navire turc! avec quelle rage ils s'élançeraient sur sa poupe! comme ils s'abattraient sur lui la hache à la main, le sabre entre les dents, et l'enlèveraient à l'instant!



«Le mystick paraissait partager l'allégresse et les vœux de ses jeunes conducteurs; creusant la mer avec ardeur il étend au loin une mousse éblouissante, que sa petite masse noire traverse en se penchant avec élégance sous la pression du vent. Bientôt les marins, qui avaient admiré ce magnifique spectacle presque autant de fois qu'ils avaient vu le lever du soleil, tombent peu à peu dans une rêverie profonde, et des songes de combats et de triomphes viennent se mêler à leurs derniers souvenirs de gloire et de liberté.

«Seul le capitaine André veille absorbé dans ses pensées.

«Ses pensées sont toutes à sa patrie; à peine au venu monde il a trouvé son pays portant encore le deuil des plus braves de ses enfans; la plupart de ses parens sont tombés victimes de leurs efforts pour l'affranchissement de la Grèce; et son père en mourant lui a légué pour héritage une haine mortelle contre ses oppresseurs. Et maintenant, insensible à la scène imposante d'un bâtiment cinglant à pleines voiles pendant la nuit, il en médite de moins riantes; il ne rêve que vengeance et carnage. Dans son enthousiasme patriotique, il s'imaginer que le champ ondoyant qu'il parcourt est un champ de bataille, que l'humide poussière qui vient frapper son visage, est du sang ennemi qui en bouillonnant jaillit jusqu'à lui. Sa main se crispe alors sur la barre, de même qu'elle étreint le sabre pendant les combats, et l'impétueux marin cherche à aiguillonner son navire, que, dans son impatience juvénile, il ne trouve plus aussi fin voilier qu'autre fois.

«Le vent devient plus fort à mesure que la nuit s'avance, et le corsaire, dirigé par la main habile de son

commandant, s'élançe comme un coursier fougueux vers l'archipel oriental; que va-t-il y chercher? Les Ipsariotes préparaient une expédition. Ces intrépides insulaires, la terreur des Turcs de l'Asie-Mineure, allaient faire sur ses côtes une nouvelle descente beaucoup plus formidable que celles qui l'ont précédée. Une flotte nombreuse de grandes et de petites voiles était déjà équipée, et près de six cent pallicares de la vaillante Roumélie, étaient venus partager les périls et la gloire de ces marins.

«Le capitaine André est au nombre de ces derniers. Son mystick se balance déjà avec orgueil dans le port d'Ipsara; il ne manque ni d'habiles conducteurs ni de valeureux soldats; mais le capitaine André se rappelle les dernières volontés de son père; il veut exterminer l'ennemi de sa patrie; il veut lui envoyer mille morts à la fois, et ce qui manque à son navire se sont des canons. C'est donc vers l'île de Léros, où il espère en trouver, qu'il dirige la proue de son infatigable corsaire. Encore quelques heures de ce vent favorable, et la nef, qui paraît deviner les pensées de son maître, franchira l'espace qui est devant elle.

«Aux ténèbres succèdent les lueurs incertaines de l'aube; les voiles de la nuit deviennent de plus en plus transparents, et la ville de Léros commence à paraître avec ses maisons blanches, ses toits plats et superposés. Quelques ombres légères glissent rapidement sur la plage, et dans le port deux navires, une frégate et une goëlette, se touchent presque entre eux.

«Ni l'un ni l'autre n'avait encore arboré ses couleurs nationales; mais l'œil exercé du marin ipsariote ne tarde pas à reconnaître que le plus grand appartient à l'Autri-



che, et que la goëlette a vu le jour sur les chantiers de Cassos. Quant à lui, il lance fièrement en l'air son pavillon aux longs plis, sur lequel est écrit en grosses lettres le mot magique de *liberté*.

« Quelques instans après une enseigne carrée est hissée au mat de misaine de la frégate; c'était la marque distinctive du vice-amiral autrichien; et le canot major est mis à l'eau en même temps. Un officier en prend la barre, la fait tourner sur ses gonds, et le canot est poussé vers le navire qui vient de mouiller.

« Arrivé près du mystick, l'officier invite son commandant à se rendre auprès de l'Amiral. S. Ex., lui dit-il, a des informations à vous demander sur votre île. Un des vingt-un compagnons fait alors signe à son capitaine de ne pas obéir; mais la défiance, pas plus que la peur, n'a jamais trouvé de place dans le cœur du capitaine André. D'ailleurs, pourquoi hésiterait-il à se rendre à l'invitation? Celui devant lequel il va se présenter est, comme lui, un soldat chrétien; de même que le drapeau de la nef ipsariote, le drapeau de la frégate impériale porte la Croix avec fierté; Grecs et Autrichiens croient au même Dieu, et Jésus a versé son sang pour les hommes de l'Est comme pour les hommes de l'Occident.

« C'est ainsi que, confiant en sa religion et en son droit, le capitaine André se rend à la frégate; mais à peine y met-il le pied, que des matelots et des soldats, tombent sur lui, l'enchaînent et le jettent au fond de la cale.

« A l'aide de la même ruse, le perfide autrichien fait passer un à un à son bord les compagnons de son prisonnier; chargés aussitôt de fers, ils vont partager dans les ténèbres le sort de leur capitaine. Deux seulement d'entre eux,

celui qui avait fait signe à son commandant de ne pas se rendre à l'invitation, et un jeune mousse, ont eu la prudence de s'échapper.

« Des jours et des nuits se passent ainsi dans le port de Léros. Les vingt Ipsariotes, toujours garottés, pourrissent dans la cale humide et obscure; ils ignorent quel a pu être leur crime; mais, forts de leur innocence, ils croient à une prochaine délivrance; ils ne se doutent même pas, les malheureux, du sort qui leur est réservé!

« Enfin, les graves accens du porte-voix, les sons aigus et saccadés du sifflet, d'autres bruits encore, arrivés jusqu'à l'étroite geole des prisonniers, viennent les avertir que la frégate est au moment d'appareiller.

« Après une traversée de quelques jours, la chaîne s'échappant violemment de son bossoir, les avertit de nouveau qu'ils sont dans un port.

« Ce port était celui de Smyrne.

« Vingt-cinq jours s'écoulaient encore, jours d'angoisse et d'impatience; rien ne vient éclairer les prisonniers sur leur avenir. Ils ne pensent pas à leur propre sort; une seule idée les tourmente: c'est que l'expédition de Tzau-darli va avoir lieu sans eux: c'est que la patrie a besoin de leurs bras et de leur dévouement.

« Enfin on les fait monter sur le pont. Depuis deux mois ils n'avaient pas vu le soleil; ses rayons vivifient leurs membres engourdis, et l'espoir renaît dans leurs cœurs; on leur assure qu'ils vont être transbordés sur une goëlette et amenés à Ipsara.

« Mais... oh! perfidie nouvelle! perfidie cent fois plus atroce que celle de Léros! Les vingt braves d'Ipsara sont

livrés au pacha, qui prétend les avoir achetés au vil prix de quelques milliers de piastres.

.....  
 «C'était un jour du mois d'août; une longue file de vingt-un esclaves, attachés l'un à l'autre, traversaient les rues de la capitale d'Ionie; leurs pieds étaient nus, leurs habits tombaient en lambeaux, et le soleil, dans toute sa force, dardait d'aplomb ses feux sur leurs têtes découvertes. Une troupe d'Osmanlis armés jusqu'au dents, entourait ce convoi lugubre, tandis qu'une foule d'autres infidèles, vomissant des imprécations contre les *giaours*, encombraient leur passage.

«Ces vingt-un malheureux étaient les vingt Ipsariotes, ainsi que le commandant de la goëlette de Cassos, qui, arrêté aussi traîtreusement que ses compagnons d'infortune, avait été livré au pacha. On les menait à Constantinople, le sultan ayant exprimé le désir de les voir empaler devant la porte de son sérail.

«Tous les vingt-un marchent le front haut et le calme dans le cœur; ils n'ont d'autre regret que celui de ne pas mourir les armes à la main.

«La marche funèbre continuait toujours, lorsque des accens religieux viennent interrompre les vociférations de la populace effrénée. On passait devant l'église de sainte Fotini, et c'étaient des voix mélodieuses, qui, priant peut-être pour les victimes humaines qui allaient être immolées, glissaient le long des voûtes noires et arrivaient jusqu'à elles. Depuis longtemps ces psalmodies consolantes n'avaient pas frappé les oreilles des pauvres prisonniers; une larme s'arrête à leur paupière, mais l'espérance renaît dans leur cœur.

«Le voyage a été long et pénible pour ces infortunés; tandis que leurs bourreaux s'avancent à cheval, eux au contraire marchent pieds nus, brûlés par les rayons ardents du soleil de l'Asie; brisés de fatigue, la force les abandonne souvent; ils tombent par terre presque inanimés. Alors leurs féroces conducteurs les attachent à la queue de leurs chevaux et les traînent après eux.

«C'est ainsi qu'ensanglantés et meurtris ils arrivèrent à Cyzique. Là ils firent halte en attendant quelque bâtiment qui pût les transporter à Constantinople.

«Un soir, c'était la veille de leur départ, groupés sur une des rives de Ryndacus, ils contemplaient en silence le coucher du soleil; le ciel chatoyait comme le plumage de la colombe, les rochers et les eaux brillaient d'une clarté violette, des ombres gracieuses passaient et disparaissaient à la surface du fleuve, et des étoiles solitaires répandaient leur éclat à mesure que les ténèbres s'avançaient.

«La beauté du spectacle, la solitude des lieux, les harmonies de la nature, jettent les vingt-un prisonniers dans un découragement jusqu'alors inconnu par eux; ils avaient retrouvé sur ce coin de l'Asie le beau ciel de leur patrie. Ah! qui sait, pensaient-ils, si demain à la même heure, nous serons en vie pour glorifier celui qui a créé toutes ces merveilles? qui sait si demain il nous sera permis de le prier encore de conserver nos jours à notre pays?

«C'est absorbés dans ces réflexions qu'ils voient le crépuscule s'assombrissant de moment en moment; les objets commencent déjà à paraître incertains, quand au milieu de ce silence profond, ils croient distinguer une ombre qui



s'avance à pas lents. Plus l'ombre s'approche, et plus elle paraît prendre la forme d'un corps humain; une barbe longue descend jusqu'à sa ceinture; son habit est celui d'un anachorète.

«L'ombre enfin se glisse silencieusement près des vingt-un prisonniers; puis étendant la main vers eux: «Voici, dit-elle, mes enfans ce pain béni que j'ai consacré sur l'autel de Dieu pendant la messe du Jeudi-saint; goûtez en avec dévotion et l'espérance rentrera dans vos âmes. Ne perdez jamais votre confiance en Dieu; il a le pouvoir de faire ce que vous désirez.»

«A peine ces mots sont-ils prononcés que l'ombre disparaît comme une vision. C'est ce qui a fait dire ensuite que c'était Saint Nicolas, le patron de l'île d'Ipsara.

«L'aube ne s'était pas encore levée que les prisonniers, fortement attachés les bras par des cordes, furent jetés dans la cale d'une sacolève; vingt-deux Musulmans, armés de pied en cap, les accompagnaient. La sacolève fit bientôt voile pour Constantinople; mais le vent contraire la força de relâcher dans un port, non loin de la ville des sultans. Un tatar partit à l'instant pour y porter la nouvelle de la prochaine arrivée des prisonniers, et hâter le moment du supplice qui leur était réservé.

«Les prisonniers gisaient toujours dans la cale; mais des projets de vengeance roulaient dans leurs têtes. Ils étaient près de Constantinople; leur mort n'était plus douteuse; mais ils avaient goûté le pain béni, et les paroles du religieux de Ryndacus retentissaient sans cesse à leurs oreilles: «Ne perdez jamais votre confiance en Dieu; il a le pouvoir de faire ce que vous désirez.» Ce qu'ils désiraient, c'était de mourir pour la patrie, les armes à la main.

«La brise devint plus favorable et la sacolève largua ses voiles. Déjà l'on voit la mer du Bosphore étendant sa nappe bleue couverte de goëlands blancs comme des cygnes, et effleurée par des troupes nombreuses de plongeurs qui la parcourent dans tous les sens; déjà l'on distingue les masses noires des cyprès funéraires, et les hauts minarets qui dressent jusqu'aux nues leurs aiguilles dorées. Des vapeurs blanches s'élèvent dans l'air comme un voile transparent, à travers duquel se dessinent vaguement les contours des grands édifices; ce sont les dômes des mosquées qui surplombent cette voûte légère, et parmi lesquels on admire, comme un chêne majestueux au milieu d'une épaisse forêt, le dôme profané de Sainte-Sophie. On touche au port; on voit les caïques glisser comme des ombres fantastiques. Les gardiens des Ipsariotes, groupés sur le gaillard d'avant se tiennent immobiles, les yeux fixés sur la ville éternelle; car, qui peut jamais s'approcher de cette reine des cités, fût-il barbare, sans qu'une émotion impossible à rendre ne s'empare de l'esprit et du cœur?

«Rapide comme la foudre une résolution soudaine vient éclairer l'esprit du capitaine André. «Approche, dit-il à l'un de ses compagnons, approche, et tâche de rompre avec tes dents les liens qui paralysent la force de mes bras; un Grec ne doit pas mourir sans tremper ses mains dans le sang des ennemis de sa religion et de sa patrie.

«Et Dimitri, celui qui chantait sur sa mandoline les exploits de Papanicolis et de Canaris, s'approche de son capitaine; il mord avec fureur la corde, et la brise comme un verre.

«Et le capitaine André, débarassé de ses liens, détache à son tour les cordes de son libérateur; en un instant

les vingt-un prisonniers retrouvent la liberté et la vigueur de leurs bras.

« Comme un torrent impétueux qui, mugissant longtemps sous la terre, brise enfin les digues dont la nature l'avait enchainé, et lance en l'air avec fureur ses flots courroucés, ou comme les laves embrasés que, dans sa bouillonnante colère, élève en tourbillons jusqu'au ciel le redoutable cratère de la vieille Trinaerie, les vingt-un prisonniers s'élancent sur le pont; l'œil en feu, la rage dans le cœur, ils se jettent sur leurs bourreaux, arrachent leurs yatagans et frappent; les barres du cabestan, les rames de la chaloupe, tout devient en leurs mains un instrument de carnage. On n'entend plus que des coups redoublés, que le râle des mourans; à peine les victimes ont-elles le temps d'exhaler leur douleur dans un dernier soupir; et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le pont est inondé de sang et jonché de cadavres.

« Les mains toutes dégoutantes de sang, le capitaine André saisit le gouvernail, tandis que ses compagnons se précipitent à la manœuvre; les voiles se brassent comme par enchantement au vent, et s'orientant au plus près, le marin Ipsariote, prend l'allure la plus favorable pour son navire ensanglanté.

« La nuit est déjà descendue, mais la lune se lève large et rougeâtre; la brise, carabinée depuis peu, soulève des vagues à la surface de la riante propontide, et des milliers d'étincelles, comme les éclairs qui jaillissent sous le pied d'un coursier au galop, scintillent sous la quille de la sacolève fuyant vers l'Hellespont.

« Bientôt vingt-deux bruits sourds, semblables à la voix cavernense que rend l'écho du gouffre d'Antiparos, viennent

successivement interrompre le silence qui a suivi le massacre; ce sont les cadavres des vingt-deux gardiens des prisonniers, qui, jetés par dessus les bastingages, soulèvent la houle de la mer. « Allez, chiens, s'écrie le capitaine à mesure qu'un linceuil d'écume s'étend sur le tombeau mobile de chaque cadavre, allez, charognes, nourrir les marsouins du Bosphore; on ne dira plus que les corps seuls des chrétiens leur ont servi de pâture. »

« Il dit, et tout rentre dans le silence; et lorsque le pont souillé du sang des infidèles fut lavé, les vingt, un-braves se prosternent devant le ciel, et adressent de ferventes actions de grâces à celui qui a daigné conserver leurs jours pour la défense de leur religion et de leur patrie. Mais la brise, d'abord favorable et forte, s'assoupit peu à peu, et son souffle devient si léger vers le matin, qu'à peine si la sacolève accuse à son loch une rapidité de trois nœuds.

« Pendant cinq jours, des vents contraires et des gros temps empêchèrent la sacolève de faire beaucoup de chemin; elle avait de plus à lutter contre la violence des courans. Affublés des habits de ceux qu'ils avaient égorgés, les Ipsariotes donnèrent le change aux Turcs qui exerçaient la police dans un port où ils avaient été obligés de relâcher.

« Enfin le vent changea de direction, et le capitaine Ipsariote, forçant de voiles, déploya toute la vitesse dont sa capture était susceptible. Fortement appuyé à la barre il suit tous les mouvemens des garnisons des deux côtes, comme un cavalier habile sent sous ses genoux les moindres palpitations de l'étalon qu'il cherche à dompter. Déjà il a laissé derrière lui quelques unes des batteries dont les deux rives sont hérissées; mais lorsqu'il s'approche des



châteaux qui défendent l'étroit passage, des boulets, ricochant comme des poissons volans sur la tête des vagues, viennent l'avertir qu'il ne lui est pas permis de passer. Cependant l'intrépide Ipsariote, manœuvrant avec habileté, continue l'erre de son navire sous les volées des forts, et parvient à franchir le terrible détroit.

«Et aussitôt, les larmes aux yeux, les mains vers le ciel, tous les vingt-un se jettent à genoux, et remercient avec ferveur celui qui pour la seconde fois vient de les sauver.

«C'était le 14 septembre, jour anniversaire de l'exaltation de la Croix.

«Cependant de nouveaux dangers attendaient les fugitifs au delà de l'Hellespont.

«A peine le capitaine André s'était-il relevé pour ressaisir le gouvernail, que jetant les yeux vers l'horizon il distingue des masses mouvantes qui couvrent la mer; c'est une flotte nombreuse de gros vaisseaux qui, portant les couleurs du croissant, fuie tremblante vers l'Hellespont. Comment se sauver? Le marin d'Ipsara ne perd pas courage. «Il est impossible, dit-il avec conviction à ses compagnons, que Dieu nous ait délivrés pour nous remettre encore entre les mains de ces chiens.» Et avec une résolution qui n'est le partage qu'à des âmes fortement retrempées dans l'amour de la religion et de la patrie, il dirige son navire vers l'escadre. Bientôt la pauvre petite sacolève n'a que des vaisseaux, des frégates et des corvettes devant, à côté et derrière elle; elle touche presque de ses mâts les gueules béantes de leurs effroyables canons; elle les voit gorgées de poudre et de boulets, et, faible comme elle est, elle combat laborieusement les la-

mes soulevées par les carènes des puissans navires. Tout-à-coup une des frégates fait un mouvement qui la rapproche de la sacolève; encore un bond, et tous les miracles que Dieu a faits pour le salut des pauvres prisonniers auront été inutiles. Un frisson s'empare de tout l'équipage; les poitrines battent sans haleine; tout espoir paraît perdu. Mais le Dieu des chrétiens aveugle encore les sectateurs du faux prophète, et la frégate passe outre, croyant que le petit navire est monté par des Musulmans.

«La sacolève est alors lancée le cap vers un autre petit groupe de faibles bâtimens; c'étaient les navires marchands d'Hydra, de Spezzie et d'Ipsara qui donnaient la chasse aux forteresses mouvantes de Stamboul. Les prisonniers peuvent enfin respirer en liberté.

«Apperçue par un brig spezziole la nef fugitive allait être coulée comme une voile ennemie, si ceux qui la montaient ne se hâtaient de se découvrir.

«Quelques jours après, le capitaine André et ses vingt compagnons juraient sur l'autel de Saint Nicolas d'Ipsara, au milieu des larmes et des acclamations de leurs compatriotes, de mourir les armes à la main pour la foi et pour la liberté.

«Dix mois plus tard, tandis que les hordes sauvages du capitain-pacha mettaient à feu et à sang l'héroïque île d'Ipsara, on vit un pavillon blanc s'élever sur les remparts de Paléocastro; sur ce pavillon étaient écrits ces mots: «*La liberté ou la mort.*» En même temps un jeune soldat de la Croix s'approche de la poudrière; un bruit effroyable ébranle le ciel, et quatre mille infidèles sautent en l'air avec les défenseurs de la patrie et de l'orthodoxie.

«Deux cadavres fortement enlacés furent retrouvés au

bas d'un rocher; l'un, horriblement mutilé, nageait dans un mare de sang noir; l'autre, portant encore sur sa figure l'empreinte de la rage, l'accablait de tout son poids. Le premier appartenait à un infidèle, le second était celui du capitaine André Stamatara, dont la main crispée tenait encore le poignard, qui lui avait servi pour percer de cent coups son ennemi.

« Le prisonnier de Léros n'avait pas oublié son serment. »

### Quinzaine politique du Spectateur.

*Alca jacta est*, a dit, à ce qu'on assure, le général Baragay d'Hilliers à son prédécesseur qui prenait congé de lui. « Vous le releverez, mon général », aurait répondu celui-ci.

M. de Lacour s'est trompé. Le dé a été jeté dans le Pont-Euxin, dans cette mer sans fond, où l'Europe entière le chercherait en vain pour le relever. Les flottes alliées y sont entrées, pour punir les Russes, d'après la plupart de journaux de France et presque tous ceux de l'Angleterre, d'avoir osé battre les Turcs qui leur avaient déclaré la guerre, et pour éteindre la guerre turque dans la guerre européenne; d'après la circulaire des deux puissances, elles y sont entrées, non pour faire la guerre, mais simplement pour aider les Turcs à débarquer, sans danger les troupes aux points stratégiques et aux forteresses qu'il leur convient de ravitailler, et pour refouler dans leurs ports, les bâtiments russes qu'elles rencontreraient.

Nous ne prétendons pas être d'assez bons casuistes en politique, pour apprécier cette distinction; mais si l'entrée des flottes dans la Mer Noire n'est pas la guerre, nous croyons qu'elle y mène en droite ligne. Il peut être tout simple de vouloir refouler les Russes dans leurs ports; mais si les Russes, trouvent qu'ils ne sauraient se laisser refouler sans se déshonorer, et sans descendre du rang qu'ils occupent en Europe, ils voudront résister, ou, s'ils se sentent trop faibles sur mer, ils essaieront de prendre leur revanche ailleurs. De toute manière donc, on peut considérer que la guerre européenne est commencée, depuis que les flottes alliées sont allées empêcher les Russes de battre les Turcs, et soutenir les Turcs qui veulent battre les Russes; à moins toutefois qu'elles ne reculent à la première résistance qu'elles rencontreraient, ce qui n'est pas probable, ou que les Russes ne cèdent sans résistance, ce qui est moins probable encore.

L'Autriche et la Prusse ont désapprouvé l'entrée des flottes, la Suède et le Danemark ont conclu un traité de neutralité armée, qui aura probablement pour effet de fermer le Sund. Tout annonce que le premier coup de canon tiré, la guerre sera formidable, et ébranlera l'Europe jusque dans ses fondements. Nous le regrettons sincèrement. Nous pensons, et nous avons toujours dit, qu'on pourrait arriver à la pacification et à l'organisation définitive de l'Orient, qui est l'objet qu'on recherche, sans passer par cette secousse terrible et dangereuse. Nous répétons à l'Europe ce que Cynéas disait à Pyrrhus: Que ne commence-t-elle par où elle devra finir? Il est vrai que pour cela elle eût dû passer pardessus certaines formes diplomatiques, elle eût dû dire aux Turcs: Votre rôle est fini en Europe; vo-



tre présence y est une anomalie. Les traditions, la religion, les mœurs, tout vous répousse. Le poste que vous y occupez est trop important pour qu'on vous le laisse. Au lieu d'un rempart solide, c'est un volcan prêt à éclater que vous y entretiendrez aussi longtemps que vous y régnerez sur des chrétiens, qui sont moralement et religieusement vos supérieurs. Vous serez une source éternelle d'inquiétude et de difficultés pour l'Europe. Nous vous ordonnons de passer en Asie, où vous pouvez avoir un avenir, peut-être même rendre encore quelques services à l'humanité. Si vous vous y refusez, trois cents vaisseaux de ligne et un million de soldats des trois plus grandes puissances de l'Europe, vous y contraindront sans coup férir. » Nous savons que ce n'est pas ainsi que se traitent ordinairement les affaires; mais la circonstance n'est pas ordinaire, et les procédés de Napoléon n'étaient pas plus diplomatiques, lorsque pour des intérêts de moindre importance, il ordonnait aux Rois de descendre de leurs trônes pour les céder à ses compagnons d'armes. Nous demandons d'ailleurs s'il est beaucoup plus dans les usages diplomatiques de refouler dans leurs ports les flottes amies, et de secourir l'ennemi sans déclaration de guerre. On eût donc pu avoir aussitôt recours à ce moyen extrême, car il est le seul qui éliminerait sans secousse une anomalie de quatre siècles.

Nous le voudrions dans l'intérêt de l'Europe; car quant au but que nous poursuivons, la guerre y mènerait tout aussi directement. Elle trancherait le nœud, et ce serait plus tôt fait. Lorsque les deux moitiés de l'Europe seront aux prises, ce n'est pas nous qui oserons dire vers laquelle penchera la balance de la victoire. Mais ce que

nous pouvons prédire avec pleine conviction, et sans prétendre à un grand don de divination, c'est que dans ce terrible conflit, la Turquie sera inévitablement écrasée. Elle succombera sous l'action combinée de la pression extérieure et de l'explosion interne. Ses troupes seront anéanties par les Russes; ses sujets chrétiens saisiront avec enthousiasme cette occasion pour secouer son joug dégradant et pour revivre à la liberté. Il faut avoir les idées les plus erronées sur l'Orient pour en douter, et c'est s'exposer aux plus grands déboires, que de fonder sa ligne de conduite sur la supposition que les chrétiens sont heureux et contents sous le régime des Turcs. Mais à ce sujet, laissons parler un journal parfaitement informé de l'état des choses en Turquie, et des dispositions de ses sujets chrétiens. Nous empruntons au Times du 14 décembre son premier article tout entier. On ne peut pas dire, à propos de ce qui nous occupe, de plus grandes vérités, ni les mieux dire.

#### « LA CAUSE GRECQUE EN TURQUIE.

Dans une adresse présentée récemment au Sultan Abdul-Medjid, Lord Stratford de Redcliffe a pris occasion d'observer que la récompense que la Grande Bretagne espérait obtenir des sacrifices qu'elle pourra être appelée à faire pour la défense de la Turquie, n'était pas seulement le triomphe d'un grand principe européen, mais aussi le progrès constant d'un système complet d'amélioration, devant comprendre toutes les classes des sujets de l'empire. Nous devons à Lord Stratford de Redcliffe le témoignage, qu'en faisant les plus grands efforts pour soutenir l'empire ottoman, il a plus que tout homme d'état mis de l'ardeur à soutenir et à étendre les droits des populations chrétiennes de cet Empire.

Il connaît trop bien la condition de l'Orient, pour s'imaginer qu'il puisse longtemps continuer à exister en Europe, un empire qui abandonne des millions de ses sujets chrétiens à la merci d'un gouvernement mahométan; et

selon ses vues, il serait vain de tenter la régénération de l'empire Turc par des moyens qui n'assureraient pas l'égalité et l'administration indépendante aux races grecques et slaves.

Nous revenons à ce sujet maintenant, parceque, en traitant la question compliquée des affaires d'Orient, plus nous tenons à soutenir les droits de la Turquie contre la Russie, plus il est essentiel de ne pas perdre de vue les droits des sujets chrétiens de la Turquie. Il est impossible que le poids et l'influence de l'Angleterre soient jetés dans la balance du côté de l'opresseur musulman et contre le Rajah persécuté, ni qu'en renforçant la Turquie contre ses assaillants, nous oublions de stipuler en faveur de ceux qui vivent sous son joug. Mais si cette erreur fatale était commise, et que par quelque motif de fausse politique, nous fussions tentés de sacrifier la cause impérissable du Christianisme et de la civilisation dans la Turquie d'Europe, le châtiment en retomberait sur nous-mêmes, et nous aurions, en réalité, livré à la Russie les destinées futures de la race grecque, nous l'aurions faite, ce qu'elle prétend être, la protectrice en chef du peuple grec; et nous aurions suscité contre nous mêmes un esprit national et une puissance auxquels toutes les flottes d'Angleterre et de France résisteraient en vain. Ceci n'a jamais été, et nous espérons, ne sera jamais, la politique de ce pays. Les attaques ouvertes de la Russie contre l'armée d'Omer Pacha ou contre des bâtiments turcs, sont bien moins périlleuses pour l'empire, que son influence secrète sur les populations chrétiennes; car elle cherche à s'allier de ce côté avec les plus fortes passions et les sentiments de plusieurs millions d'hommes, qui brûlent de secouer le joug turc, et qui pourront être forcés, dans cette convulsion, de se jeter dans les bras de la Russie, plutôt que de continuer à supporter ce que supportent les Chrétiens de la Turquie.

Si la guerre actuelle continue, et étend ses opérations au-delà du Danube au printemps prochain, nous tenons pour certain que le signal d'une insurrection sera donné depuis les rives du Danube, jusqu'à la côte Adriatique, et que la cause hellénique sera encore une fois défendue avec tout le patriotisme et tout le dévouement qui ont été montrés au commencement de ce siècle. Ce n'est point que la population chrétienne de ces provinces soit disposée à prendre les armes pour la Russie. Loin de là; la cause qu'elle défend est la sienne. Cette lutte ne tire son origine d'aucune influence étrangère, mais de la résolution unie chez un peuple opprimé, d'établir son indépendance et de reconquérir sa liberté. Les lois passées pour les protéger, sont une lettre morte, tant qu'elles doivent être exécutées par des autorités turques; et leur seul espoir de réparation n'est que dans l'intervention d'un consul étranger. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que l'heure du danger pour l'empire Ottoman soit saluée comme l'heure de la délivrance par ceux qui certes ne doivent ni gratitude, ni affec-

tion à son joug? Ils sont empressés de profiter de tout accident qui peut améliorer leur condition; et on ne peut pas nier que, si l'alternative qu'on leur présente est de choisir entre la Russie et la Turquie, ils préféreront tout changement à la continuation de leur sort actuel. Mais la Russie doit-elle être leur seule protectrice? C'est précisément la prétention mise en avant par elle dans la mission du Prince Mentschikoff, et combattue par l'Europe. Nous nions que la Russie ait droit à la protection exclusive des sujets chrétiens de la Porte, et nous certifions que le reste de l'Europe a un égal intérêt à leurs progrès et à leur bien-être. Dans cette position, lorsque nous sommes également intéressés à maintenir la Turquie contre la Russie, et les droits des races chrétiennes contre l'ascendant du Turc, nous ne voyons qu'une seule ligne à suivre, c'est celle qui est indiquée par Lord Stratford de Redcliffe. Nous pouvons mettre à l'assistance que nous donnons au Sultan la condition d'une plus grande étendue de droits accordés à ses sujets chrétiens, et nous pouvons placer ces droits sous la protection, non de la Russie, mais de l'Europe entière. A cet effet, conjointement avec les mesures prises pour protéger la Turquie contre l'invasion étrangère, une tentative devrait être faite pour désarmer, par des concessions faites à temps et par des institutions libérales, la résistance formidable qui est déjà organisée par l'hétairie dans les provinces grecques. Si la guerre continue sérieusement au printemps, il sera trop tard pour arrêter ce mouvement, et quelque en soit le résultat, la Porte ne recouvrera pas son autorité sur ces parties de son empire. »

(TIMES).

A ces justes observations, dont nous acceptons toute la solidarité, le Morning Herald a pris feu. Voici quelques unes des expressions de ce journal, le plus violent, et le moins bien informé des relations de l'Orient, parmi tous les journaux de l'Angleterre. Après avoir traité L. Aberdeen et tous les ministres de la Grande Bretagne de lâches et d'infâmes, d'imbéciles et de traitres abhorrés, le combat de Navarin de folie et de mauvaise action, et le Times de misérable, il ajoute que les Grecs sont une race aussi dégradée que les Juifs, et plus dégradée que les Arméniens; qu'ils ont toujours été, à l'Hippodrome de Justinien, comme



dans la capitale du Roi Othon, des *factieux* et d'*indignes coquins*.

Quand c'est un homme qui se permet contre un autre des paroles de cette nature, il n'y a pas deux manières d'y répondre. Quand c'est un journal qui se dégrade par des injures indignes contre toute une nation, quand même cette nation ne serait pas celle de Miaoulis et de Bozzaris, tout homme de cœur n'y répond que par le mépris.

Mais nous avons une seule réserve à faire à l'égard de l'article du Times. Les chrétiens de l'Orient, les Grecs, les Serviens, les Bulgares, les Daces, ne seront pas satisfaits des privilèges qu'on se propose de leur obtenir, à moins que ces privilèges ne s'étendent jusqu'à une complète émancipation civile et politique, et à l'établissement d'une dynastie chrétienne. Toute autre étendue de droits qu'on voudrait leur accorder, serait audessous de leurs vœux et de leurs espérances, audessus de ce que les Turcs consentiront jamais à leur reconnaître en toute sincérité. Enfin nous répétons notre conviction, que dorénavant, une demi-mesure ne peut plus terminer, ni même ajourner pour longtemps la question. L'amour de la liberté, excité chez les chrétiens par les nouvelles concessions sans être assouvi, entretiendrait la plaie toujours ouverte, et ne permettrait pas à l'Europe de se reposer de ses inquiétudes.

A.



M. RENIÉRI.